

Joseph Sandalinas

# Diamant avec gangue





Joseph Sandalinas

Diamant avec gangue

*Sérignan du Comtat*

Éditions EDILIVRE APARIS  
93200 Saint-Denis – 2012

[www.edilivre.com](http://www.edilivre.com)

Edilivre Éditions APARIS

175, boulevard Anatole France – 93200 Saint-Denis

Tél. : 01 41 62 14 40 – Fax : 01 41 62 14 50 – mail : [actualites@edilivre.com](mailto:actualites@edilivre.com)

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,  
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

ISBN : 978-2-332-48033-0

Dépôt légal : janvier 2012

© Edilivre Éditions APARIS, 2012

## PROLOGUE

Nul ne peut vivre sans une certaine idée du monde dans lequel il vit. Que celle-ci soit claire ou confuse, rationnelle ou irrationnelle, cohérente ou contradictoire, elle n'en existe pas moins.

Les uns réagissent à l'événement sans autre forme de réflexion que cette subite poussée, surgie du plus profond des entrailles, énonçant à l'emporte-pièce les solutions définitives aux problèmes du moment, sans souci aucun de logique à court ou long terme, persuadés qu'ils sont de détenir une vérité trop éclatante pour être perçue par le commun des mortels. On en trouvera les plus beaux spécimens, à l'heure du petit noir, le matin, ou de l'apéro, à midi, accoudés au comptoir de quelque bar de village, déclamant leur sagesse illusoire, hissée comme un drapeau au vent mauvais d'une société enfermée dans des pratiques surannées, et donc incapable de saisir la force de leurs arguments, étayés par l'approbation complaisante ou admirative des habitués du lieu. Esclaves ignorés de leurs plus bas instincts, victimes de réflexes primaires, ils obéissent à ce que l'être a de moins humain en lui,

tels ces chiens qui envoient les dents parce que, malencontreusement, quelqu'un leur a marché sur la queue. Individus potentiellement dangereux dans la mesure où ils ont réponse à tout pour n'avoir réfléchi à rien, prêts à dicter leur conduite aux dirigeants, locaux ou nationaux, voire mondiaux, mais sans jamais s'engager dans ces chemins risqués susceptibles de les fourvoyer vers quelque responsabilité. Affirmant tout et son contraire, ils ont le terrible avantage d'offrir le visage de l'assurance véhémente à qui ne veut se donner la peine de penser. Parlant haut et fort, frappant de même parfois, ils incarnent ce que l'homme a de plus commun avec ses frères les animaux. Ils sont de la trempe dont on fait les dictateurs à la Franco, capable de faire sauter tendrement sa petite-fille sur les genoux et dans l'instant qui suit signer froidement l'arrêt de mort de celui qui ose penser différemment. Leurs thuriféraires se complairaient dans l'exaltation de cette trouble bonté restreinte au cercle des intimes, ignorant que de tels individus n'ont d'autres amis qu'eux-mêmes, tout leur étant suspect, jusqu'à leur propre ombre dans la lumière trop vive du jour.

D'autres vont où les portent leurs sentiments, prisonniers de l'émotion et d'un rêve fou qui transfigure l'enfer en paradis, inversant dans leur ignorance les chants dantesques, idéalisant ce monde pour n'avoir pas à l'affronter lucidement. Sisyphe des temps modernes, ils s'évertuent à hisser la roche de leur espérance au sommet d'une réalité dont elle redescend inexorablement, les entraînant dans sa chute vertigineuse. Mais rien n'y fait. Inlassablement, ils la feront rouler jusqu'à cette douloureuse épreuve qui leur ôtera le bandeau des yeux ou leur durcira le

cœur à tout jamais. Mêlant charité et naïveté, dans une alchimie qui ignore le parcours coloré du Grand Œuvre, ils offrent la pureté de l'agneau égaré parmi les loups. Eprouvant les plus grandes difficultés à déchirer le voile des apparences, bien épais, il faut l'avouer, en ces temps de mystification permanente, ils voient la blancheur de leur âme sans cesse égratignée par les coups de griffes d'un monde implacable qu'ils ne savent pas encore regarder dans les yeux. Indifférents aux causes réelles, ils ne vivent que dans les sables incertains des pensées mouvantes, assurés de la justesse de leur démarche. Incapables d'être à la hauteur des événements qui les malmènent, ils se placent au-dessus de la mêlée, déguisant leur criante impuissance sous le don permanent d'un cœur haletant. Ils sont le marais silencieux sur lequel se fondent les majorités d'un temps, artisans insoucians des oscillations politiques. Ils se pensent boussoles quand ils ne sont que girouettes.

Viennent ensuite ceux pour qui le cœur n'a de sens que dans la sage soumission à la raison. Faux héritiers d'un Descartes revisité, ils ont la logique obstinée des froides machines qu'ils ont substituées à leurs élans premiers. Disposés à toutes les bontés, ils y renoncent avec une singulière patience, cédant à la pression d'événements dont ils n'ont plus mémoire de les avoir enfantés. S'abreuvant à la source de la seule raison sèche, ils ont troqué l'éthique pour le politique, le moral pour le légal. Ils ont enfermé l'homme dans la cité, le conjuguant sur le seul mode du citoyen. Une cité dévoreuse de ses enfants, au sein de laquelle ils ont réduit à néant la demeure de Dieu qui étouffe en son sein, poussant ceux qui ont encore des oreilles pour entendre à aller deviner le murmure de l'esprit

parmi les pierres oubliées de quelque temple épargné. Les tours de Babel s'élancent vers les cieux, méprisant la croix qui, à genoux sur son clocher, les implore en silence. Ils ont enfermé Jean dans l'obscurité de la crypte et placé Thomas sur l'autel de leur suffisance, confiants dans la seule matière enfin vidée du lourd fardeau de l'esprit.

Mais les faits sont têtus et l'esprit imprévisible. Toute civilisation est passagère, celle d'hier comme celle de ce jour, et les ruines d'Athènes ou de Rome ne sont que la mémoire du futur qui nous rejoint inexorablement. Seul l'Amour, alpha et oméga du mystère de la vie, poursuit inlassablement son œuvre, indifférent aux rêves fous de l'orgueil humain. Invisible soleil, il éclaire notre monde et chacun de nos cœurs. Déjouant les pièges du diable, souverainement accroché aux paillettes de ce monde, il frappe en silence aux portes les plus inattendues. Et dans l'obscurité dans laquelle s'enfonce lentement notre pauvre planète, il sème des myriades de petites graines d'or pur, tissant patiemment la toile de lumière sur laquelle vient souffler l'esprit. Prince charmant du conte de l'éternité, il donne un doux baiser aux âmes pures et les éveille à la Vie. Et c'est ainsi que dans le tourbillon de ce monde emporté par la folie des hommes, des êtres témoignent d'une autre dimension de la vie. Le silence dont ils s'entourent n'est que l'écho de leur puissance naissante. A la parole trop vite défigurée, ils ont substitué un langage invisible, fait de lumière et d'amour. Leurs paroles de feu ne s'adressent ni au cœur, ni à la raison. Mais à l'âme. Car tout homme peut fermer son cœur et sa raison à l'amour. Et il ne s'en prive pas. Mais nulle âme ne peut être indifférente à l'appel de l'amour. Et



la petite flamme qui brille humblement au plus profond d'elle-même n'attend que cette douce brise du matin pour retrouver le chant de paix qu'elle portera en écho dans les sept pièces de son palais.

Cette division à laquelle nous avons procédé au début, comme toutes les divisions que l'homme multiplie à l'envi pour expliquer le monde, est une image commode pour l'intellect. La vie est difficile et l'âme humaine bien complexe. Et chacun de nous porte en lui un peu de chacun de ces êtres évoqués. Au gré des événements ou de nos besoins, nous modifions le dosage, alchimie obscure qui a le don de nous rassurer et de nous justifier à nos propres yeux. L'authenticité est un degré rarement atteint par l'homme. Trahi le plus souvent par lui-même, celui-ci s'empresse de chercher hors de lui les causes de sa faiblesse, refusant d'affronter le miroir de ses propres limites. A quelle perfection n'atteindrions-nous pas si nous pouvions être maîtres de notre environnement ! Mais l'homme n'est pas un animal solitaire ; il est un être en dialogue permanent, jusqu'à l'ermite qui s'entretient avec Dieu dans le silence de son cœur.

L'existence humaine est une quête. Un chemin et un but. Mais nous venons à l'existence dans l'ignorance de ce but, et, ne savons pas quel chemin il nous faut prendre. Coupé de lui-même en ce qu'il a de plus réel, l'homme d'aujourd'hui nie avec force ce but et forge les siens ; tant bien que mal et plutôt mal que bien. Pourtant Platon nous a prévenus de ce silence de l'âme qui accompagne toute naissance. Mais qui se soucie de ce Platon-là aujourd'hui ? Chacun crée sa propre philosophie, à seule fin de se rassurer et d'affronter l'existence sans trop avoir à se

remettre en cause. Nos constructions intellectuelles se fissurent, font eau de toutes parts, mais qu'importe ? Les conceptions philosophiques se sont succédé les unes aux autres sans jamais satisfaire la soif de l'homme. Mais qu'importe ? Les religions sont passées de la quête de l'esprit à un vague moralisme de bon aloi ou ont sombré dans un intégrisme méprisant. Mais qu'importe ? Le communisme a fait la preuve de son impuissance, le libéralisme est en train de faire la sienne. Mais qu'importe ? La science a creusé un fossé sans précédent entre la matière et l'esprit. Mais qu'importe ?

Entre la fuite en avant effrénée des uns et la pétrification rampante proposée par les autres, il semble n'y avoir pas d'autre alternative. Jeu dangereux dans la mesure où chacun se justifie par l'autre. Ecartelé entre deux directions dont nous savons déjà qu'elles sont sans issue, l'homme assiste impuissant à la sourde ascension de sa propre faillite. Se demandant s'il est condamné à vivre passivement cet effondrement des perspectives. Dans ce monde de lourdes déchirures, confronté à la lente déliquescence des valeurs, chacun s'interroge et ne trouve d'autres réponse que dans ces trois possibilités : la poursuite coûte que coûte, le retour illusoire en arrière, ou l'arrêt marginal sur le bord de la route. La première remet sans cesse au lendemain un bonheur promis et introuvable, la seconde n'abuse que les frileux nostalgiques d'un passé magnifié, et la troisième finit toujours par sombrer dans les bras de l'une des deux autres. Face à la terre promise toujours inaccessible, au passé idéalisé jamais retrouvé et à la marginalisation stérile et passagère, que faire ? Se résigner et, chacun pour soi, déterminer quel est le moindre mal ?

Il n'est pas de solution viable, aujourd'hui. Pas à l'échelle d'une société. Et peut-être sommes-nous effectivement voués à opter pour le moins mauvais des systèmes ? Mais sachons lucidement reconnaître qu'il n'en demeure pas moins une mauvaise réponse au problème du sens de l'existence et ne pas céder aux sirènes de ceux qui en vivent grassement. Toute résignation est une trahison de soi-même, un renoncement à notre propre raison d'être. Le fleuve n'emporte que ceux qui cessent de nager à contre-courant et préfèrent se perdre dans l'océan que retrouver la source et comprendre pourquoi le fleuve a été détourné de son lit. Il n'y a pas de solution globale, du moins pas pour l'instant. Non que les tentatives aient fait défaut, mais la lutte est par trop inégale et tout système a la capacité de se concilier ce qui le menace ouvertement. Combien d'adversaires déclarés du système a-t-on vu finir au sein même du système, parfois même tellement à l'aise que cela en est troublant ?

Il n'est point d'autre solution aujourd'hui qu'individuelle. Non pas par rejet de la société comme telle. Nier la dimension communautaire de l'homme est suicidaire. Mais parce que l'authenticité ne peut être atteinte qu'au seul niveau individuel. Si l'homme aujourd'hui est désarmé face au spectacle d'un monde qui le nie comme individu, c'est qu'il cherche son salut dans ce monde même. Et de manière horizontale. Il est comme la mouche qui se cogne inlassablement au carreau de la fenêtre sans comprendre que celle-ci est ouverte. L'homme accomplit en quelque sorte le processus inverse. Il cherche, quand il cherche car la plupart attendent, son salut dans la communauté quand la véritable

libération est intérieure. Il cherche au dehors la porte qui est en lui. Enfermé dans la mentalité de son temps, prisonnier des schémas ambiants, victime des idéologies dominantes, il est incapable de concevoir le monde autrement que de la façon dont on l'invite à le percevoir.

Pour se sauver, l'homme doit affronter le paradoxe de la pensée actuelle. La science, froide et calculatrice, n'accepte que le témoignage de l'expérience. Les penseurs en sont venus à faire de même. Tout doit reposer sur l'expérience concrète, matérielle, physique. Le monde spirituel est une illusion que l'on a fort heureusement dépassée. Et c'est précisément là que la bât blesse. Et blesse douloureusement. Nous n'avons rien dépassé du tout. Nous avons simplement ignoré. Nié. Décrété que tout ce qui n'était pas vérifiable par l'expérience n'avait pas de sens. Et c'est ainsi que, depuis la Renaissance, les hommes ont progressivement opéré un choix arbitraire entre ce qui était digne de foi et ce qui ne l'était pas. Souvent même au sein d'une même pensée. Le rationalisme est-il rationnel ? Ou bien est-il un enfermement de la raison ?

Nous pouvons comprendre que celui qui n'a pas la foi et peu d'aptitude pour le symbolisme puisse rejeter certains passages de toute Ecriture sacrée. Mais, pour nous en tenir à notre monde chrétien, peut-on aussi facilement ignorer le témoignage d'êtres comme Hildegarde de Bingen, Thérèse d'Avila ou Jean de la Croix ? Peut-on qualifier leurs écrits de simples élucubrations mentales, divagations d'esprits troublés par une clôture qui les auraient coupés de la réalité ? Ne sont-ils pas l'exemple même

de ce que l'on appelle « être dans le monde sans être du monde » ? Ces êtres-là ne nous seraient d'aucun secours aujourd'hui ? Au nom de quoi ? Des siècles qui nous séparent d'eux ? Alors il faut jeter tous les philosophes grecs aux oubliettes de l'histoire. Ce voile de crêpe noir jeté sur un certain nombre de penseurs chrétiens, sous prétexte qu'ils n'écrivent pas d'après l'intellect mais d'après l'expérience, est l'accusation la plus grave que l'on puisse porter sur l'honnêteté intellectuelle de notre culture. Le silence fait et entretenu sur le mysticisme chrétien est une véritable mystification. Ce refus de prendre en compte la dimension spirituelle de l'homme est probablement l'erreur la plus dommageable qu'ait accomplie la pensée européenne de ces derniers siècles. Il y a dans cette fermeture au monde spirituel tous les germes des drames multiples auxquels nous sommes confrontés aujourd'hui. Et nous l'affirmons très clairement, il n'y a pas d'autre solution pour l'humanité de demain que celle spirituelle. Tant que l'on ne sera pas passé de l'*homo economicus* à l'*homo spiritualis*, le monde sera confronté à des problèmes de plus en plus douloureux, et ce, de toute nature.

Le roman qui suit n'appartient à aucun genre reconnu. Ce n'est pas un essai philosophique, nous n'en avons pas le talent, loin s'en faut, ce n'est pas une étude de mœurs, encore moins un roman policier. Peut-être n'est-ce même pas un roman ? Un simple récit sans ambition aucune. Nous avons au début de ce prologue offert une division du genre humain qui en vaut bien une autre. Nous allons ici en offrir une de plus qui peut servir de clé aux pages qui suivent. A l'horizontalité de la première, nous allons opposer la verticalité de celle-ci. Suivant en cela le schéma de la

Réalité selon la conception traditionnelle, que les rationalistes s'empresseront de nier, se refusant à distinguer le traditionalisme du conservatisme, voire de l'intégrisme, qui n'en sont que les caricatures pitoyables. La Réalité peut se diviser en trois niveaux : la réalité physique, domaine du sensible englobant jusqu'au psychologique, la réalité spirituelle, accessible seulement au terme d'une initiation réelle ou par l'effet de la grâce, et le monde intermédiaire, véritable pont entre les deux. Ce n'est pas le lieu ici de démontrer comment les diverses traditions de l'humanité envisagent la Réalité selon cette division. Il suffira à tout un chacun d'entrer dans une église ou une cathédrale pour comprendre combien l'architecture sacrée rend compte de ce schéma et découvrir qu'un temple est bien plus qu'une simple performance architecturale.

Au niveau physique, nous trouverons quasiment la majorité des personnages du roman, prisonniers du monde des apparences, même si leur position sociale les rend parfois maîtres de ces apparences. Les uns s'y complaisent, y trouvant la satisfaction immédiate de leurs désirs matériels. D'autres, un bandeau sur les yeux, ignorent jusqu'à l'existence d'une autre possibilité que celle qu'ils vivent. Enfin certains, dépassant les apparences, s'en évadent, preuve si besoin est que l'esprit est accessible à tout être ayant purifié son cœur.

Au niveau spirituel, nous trouverons Jean et Hélène, deux êtres qui se sont ouverts à leur dimension spirituelle. Rien ne les distingue, à première vue, de leurs semblables et ce n'est que parce que nous entrerons avec Aurore dans leur

monde intime que nous découvrirons leur véritable visage. Ayant jeté au loin le souci de paraître, ils ont atteint à la paix des êtres authentiques. On aura soin de ne pas les confondre ni avec les adeptes du « New Age », bouillonnement confus où le bon grain n'a pas encore été séparé de l'ivraie, ni avec les mystiques parvenus à l'union, êtres d'exceptions, témoignant pour l'homme de sa possibilité spirituelle. Ce sont des gens simples, qui ont trouvé le passage vers leur propre être et par là atteint à cette dimension de la Réalité où tout s'éclaire d'un nouveau jour. Naïf qui croira qu'ils ont touché au rivage d'où l'on ne revient plus. Ils ont plus simplement gravi quelques échelons de plus sur l'échelle infinie que Dieu a établi à jamais entre Lui et la créature.

Pour rendre compte du niveau intermédiaire, nous avons choisi la Franc-maçonnerie, institution d'essence traditionnelle, mais dont la démarche demeure symbolique. C'est-à-dire que les rites maçonniques décrivent les étapes de la croissance spirituelle, mais ne garantissent nullement la réalisation effective. Nous pouvons dire que tout reste à l'état virtuel, malgré les illusions de beaucoup. Ce qui n'empêche que certains maçons, à titre individuel, puissent atteindre à une véritable réalisation. Mais ils sont l'exception. Nous avons choisi la Franc-maçonnerie, mais bien d'autres institutions ou communautés auraient pu être envisagées. Qu'il s'agisse de sociétés initiatiques ou d'associations religieuses, celles-ci se caractérisant par une certaine ambiguïté due à une recherche et pratique des vertus accompagnées d'un discours spirituel. Dans le monde que nous connaissons, le souci de l'éthique est déjà chose remarquable et, ne serait-ce qu'à ce titre, ces

diverses sociétés méritent le respect. Le double reproche que l'on peut cependant leur adresser est d'une part de confondre la morale et le spirituel et d'autre part de garder en leur sein des individus qui n'y ont guère leur place.

La lecture du roman, pour le nommer ainsi, démontrera combien ces trois niveaux se côtoient, s'interpénètrent, sans jamais se confondre. Aucun jugement de valeur n'est porté sur ces trois niveaux. Chaque personnage appartient au niveau qui est le sien en vertu de son libre arbitre. Par ailleurs, déduire, par exemple de l'appartenance d'un politique à la dimension physique, que tout homme politique est incapable de spiritualité serait tout bonnement erroné. Dans la réalité, tout est possible.

Ce texte pourrait se concevoir comme se déroulant au sein d'une cathédrale, le niveau physique correspondant au parvis, le niveau intermédiaire à la nef et le niveau spirituel au chœur avec l'autel. Et l'on y verra les personnages se déplacer ou non dans cet espace ouvert, au gré de leur volonté ou de leurs connaissances. Car rien n'est figé. A condition de bien vouloir échapper au conditionnement social par une libération intérieure à laquelle parviendront plusieurs d'entre eux.

Ceux-là seuls comprendront que, par-delà tous les discours et toutes les théories, il n'y a qu'un chemin qui mène les hommes jusqu'au plus profond d'eux-mêmes : celui de l'amour. Chemin le plus court qui soit de l'homme à l'homme et de l'homme à Dieu.

Le reste n'est qu'écume sur la vague. Simple enquête policière.



## I

Sept heures sonnaient au clocher de notre petite église. Je me surpris à le remarquer. Pourtant il en est ainsi depuis bien des années. Chaque jour, inlassablement, la cloche remplit son humble fonction : mesurer le temps de l'homme, malgré lui. L'accorde-t-elle encore au temps de Dieu ? De nos jours, qui prête encore une quelconque attention à la parole des cloches ? Qui se soucie du temps qu'elles égrènent avec le regard d'une mère attendrie pour son enfant somnolent ?

Pourquoi l'ai-je remarqué aujourd'hui alors que je me suis trouvée si souvent, à la même heure, en ce même lieu ? Peut-être parce que nous ne vivons plus à l'heure de Dieu. Le temps, nous le portons au poignet ou dans la poche, comme un défi permanent au rythme du cœur. Mais c'est un autre temps, un temps anthropophage, un temps saturnien, qui dévore nos vies avant même que nous ayons eu le temps d'en découvrir le sens.

Je me demande ce que penserait Jean de cette réflexion. Probablement dirait-il que le temps est

multiple. Jean a une façon de lire le monde, la vie, l'existence, qui me dérouté et me fascine à la fois. Nous avons déjà évoqué ce thème ensemble, mais j'avoue que j'ai du mal à le suivre. Sa façon de lire le temps, de le fondre par moments dans l'éternité, me donne le vertige. Jean, on l'écoute parler et tout paraît limpide, simple. On a le sentiment de découvrir des évidences auxquelles on n'a jamais prêté attention. Par sa parole, il purifie ma vision du monde, il dégage l'essentiel de l'accessoire, il me réconcilie avec moi-même. Puis d'une banale affirmation remet tout en cause. J'ai remarqué que c'est un procédé qu'il affectionne. Peut-être pour ne pas me laisser croire que j'ai atteint à quelque saisie définitive du sujet abordé.

Il y a le temps de Dieu et le temps de l'homme selon lui. Et l'homme ne devient réellement lui-même que lorsqu'il parvient à faire coïncider ces deux temps. J'ai bien retenu la leçon, mais je ne l'ai nullement intégrée, comme il se plaît si souvent à le dire. Je vois mal comment il peut exister deux temps, un pour l'homme et un pour Dieu. Il y a le temps et l'éternité. Mais deux temps...

– Salut Aurore !

– Oh, bonjour madame Estève. Veuillez m'excuser, je...

– Ce n'est pas grave. Ta mère est chez toi ?

– Oui.

– J'y fait un saut. Au revoir.

Deux temps et deux lieux également. Si elle ne m'avait rien dit, je ne l'aurais même pas remarquée. Comment peut-on être à la fois devant la statue de

Jean-Henri Fabre, au milieu des passants, et dans le parc, seule avec Jean ? Où étais-je réellement ? Physiquement, ici sur ce trottoir, c'est évident. Mais mentalement, dans le parc et c'est aussi évident. Pour madame Estève, j'étais sur le trottoir, puisqu'elle m'y a vue et m'a parlé. Mais pour Jean, étais-je avec lui ? pouvons-nous par la pensée communiquer avec un être qui se trouve loin de nous ? Si c'est le cas, nous pouvons bien être en deux lieux à la fois. Mais si l'on peut être en deux lieux à la fois, pourquoi ne serions-nous pas en deux temps à la fois ? Seigneur, me voilà partie dans des considérations qui vont me mener Dieu sait où ! Mieux vaut que je regarde devant moi et rejoigne Jean dans le parc.

Je reprends ma marche, oubliant le clocher pour le bruit des voitures qui roulent toujours trop vite dans les rues du village. Manque de temps sûrement ! je m'arrête au bureau de tabac pour acheter un paquet de cigarettes, le mien étant presque fini. Je descends le cours jusqu'à l'entrée du stade. Tiens, Jacques joue au tennis avec Isabelle. Je les croyais définitivement fâchés ces deux-là. Décidément, ils n'en finissent pas de rompre et renouer. Curieuse façon de tisser une toile d'amour. Finalement, le tennis leur va bien. La balle sert de lien mouvant, qui de temps à autre s'égare au fond du court. Dialogue sans cesse interrompu et sans cesse recommencé. Jeu sans fin.

Je longe le stade, derrière les filets du gardien. Ce soir, il y a entraînement. Vingt personnes courant après un unique ballon. Ou plus, je ne connais rien au football. Mais je trouve formidable tous ces êtres qui après une journée de travail, pénible pour la plupart, se retrouvent ainsi pour partager une même passion.

Et dépasser les rivalités politiques, si j'en juge par les visages que je vois. Les hommes sont curieux tout de même. Ils se plaisent à s'opposer, mais éprouvent le besoin de se retrouver, de partager, peut-être même de communier. Ils se déchireront demain pour les prochaines élections, mais s'embrasseront aujourd'hui si le ballon va mourir au fond des filets. Dieu que l'homme est compliqué !

Je passe derrière la haie de cyprès et pénètre dans le parc. Qui soupçonnerait la présence de ce lieu de paix, à l'abri des regards, juste derrière le stade ? Je suis étonnée que si peu de gens le fréquentent. A l'heure qu'il est, on y rencontre un maître qui promène son chien, ou une grand-mère, le visage éclairé, poussant le landau du dernier-né de la famille. Pourtant tout a été fait, ce me semble, pour faire de cet espace, un lieu agréable. Il est vrai qu'il faut marcher pour le rejoindre, et que même dans nos petits villages de campagne le plaisir de cheminer se meurt à grands pas. Sans oublier la télévision qui distille sa médiocrité avant que d'égrener les dernières informations du jour, qui, demain, feront de chaque téléspectateur un expert des problèmes de la veille. Il faut bien faire le plein de connaissances pour les débats du comptoir de midi. Sans quoi le pastis aura une amère saveur d'ignorance.

Je perçois la voix de Jean avant même de le voir. Comme tous les soirs, il joue avec Sophia, une petite chienne espiègle, caniche abricot, qui ramène avec une patience désarmante une balle qu'il lui renvoie inlassablement. Jean a la balle dans la main et Sophia est à ses pieds, prête à s'élancer, guettant le geste libérateur, la tête légèrement inclinée sur le côté